

Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 30 (2000)
Heft: 4

Artikel: Michel Bühler des chansons contre l'injustice
Autor: Bühler, Michel / Probst, Jean-Robert
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-826401>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Michel Bühler

Des chansons contre l'injustice

Très attaché aux sapins de L'Auberson, le chantre des opprimés et des petites gens n'hésite pourtant pas à prendre sa guitare et son baluchon pour sillonner le vaste monde. Depuis trente ans, il fredonne des chansons qui finissent par semer un peu de bonheur dans le cœur des hommes d'ici et d'ailleurs. Michel Bühler est un poète indispensable à notre société. Ecoutez-le: il chante l'amour et l'espoir.

Pour entrer dans la petite maison de Michel Bühler, il faut passer par le garage ou par le jardin. Située au cœur du Jura vaudois, à un jet de pierre de la France, cette bâtisse de pierre est blottie dans une petite combe. A l'intérieur, quelques objets africains rappellent que le poète est aussi un infatigable voyageur. Durant ces vingt dernières années, il a séjourné dans le Sahara, au Sénégal, en Ethiopie, au Liban, en Israël et dans les deux Amériques. Il a accompagné l'opération Sahel Noël au Burkina Faso, a formé des jeunes en Haïti et a remis des fonds récoltés en faveur de l'Ethiopie. Aux Hilton et aux palaces, il préfère une cabane de bois ou un coin de lit chez l'habitant.

Michel Bühler s'investit dans certains projets humanitaires et cela correspond bien à son personnage. Il suffit pour s'en convaincre d'écouter ses derniers disques. Tour à tour, il prend la défense des Indiens d'Amérique, des Africains, mais aussi des ouvriers de sa région. Il s'insurge contre les promoteurs, les spéculateurs et les responsables de la globalisation. Mais il n'oublie pas qu'il est avant tout un poète et les poètes chantent aussi l'amour. Après «Rue de la Roquette», il a composé «Nanou» et «les Rideaux bleus», trois petites perles. Enfin, il a rendu hommage à sa maman dans «la Vieille Dame», sa plus belle chanson.

A ce jour, Michel Bühler a réalisé treize disques, écrit six romans et quelques essais et créé cinq pièces de

théâtre. Grand admirateur de Gilles, il en est également l'héritier légitime.

«J'ai aimé la chanson depuis toujours!»

– Vous êtes né à Berne, mais vous avez passé votre enfance au milieu des sapins. A quel âge êtes-vous arrivé à Sainte-Croix ?

– J'avais 18 mois. Mon père venait de Bienne et ma mère avait été accoucher à Berne, pour des raisons qui m'échappent. En fait, c'est à Sainte-Croix que j'ai passé toute mon enfance. J'aime beaucoup cette région, j'y ai mes amis d'enfance. C'est une région qui est à la fois difficile, dure en hiver, éloignée de tout et en même temps très attachante. Je suis revenu à L'Auberson car ma mère, âgée de 91 ans, habite Sainte-Croix et j'aime bien être proche d'elle pour m'en occuper un petit peu.

– Vous avez évidemment vécu la période faste de Sainte-Croix, quand l'industrie était florissante. Le changement a-t-il été très important ?

– Oui, bien sûr. Quand j'étais gamin, il y avait vraiment la foule dans les rues de Sainte-Croix à la sortie des usines. Au début de ma scolarité, les autorités avaient pris la décision de libérer les écoliers dix minutes avant midi, pour éviter les accidents. Certaines usines fonctionnaient jour et nuit. Et puis, en quelques années, la commune a passé de 8000 à 4000

habitants... On s'est redimensionné avec les années, mais cela fait une grosse différence.

– Quelle était la profession de votre père à l'époque de votre enfance ?

– Il était ébéniste chez Thorens et il fabriquait des coffres en bois pour les radios. Plus tard, il a ouvert un petit atelier d'ébénisterie et un magasin de meubles. C'était un bon artisan, mais pas un bon commerçant. Il a souffert du dépeuplement de la petite cité et a finalement renoncé à son commerce.

– Et votre mère ?

– Elle a travaillé pendant que j'étais à l'Ecole normale. Elle faisait des ménages pour me payer mes études.

– Pourquoi avez-vous choisi ce métier d'enseignant ?

– Parce que j'avais l'impression qu'un instituteur savait tout et j'avais envie de savoir le plus de choses possible. Et puis le contact avec les enfants me plaisait également.

– Pendant combien de temps avez-vous enseigné ?

– Durant quatre ans. J'ai été une année au Brassus et trois années aux Tuileries, près de Grandson.

– Votre penchant pour la chanson date de cette époque ?

– Non, je l'avais découverte bien avant. Nous étions une très grande famille, du côté de ma mère, et nous vivions tous dans une grande maison de Sainte-Croix. J'avais une dizaine de cousins et cousines, des oncles et tantes, et nous chantions toujours. J'ai toujours pratiqué la chanson, car je trouvais que c'était un moyen de communication extraordinaire, facile, transportable. En fait, j'ai aimé la chanson depuis toujours.

«J'avais envie de chanter nos sapins et nos montagnes»

– Quand et comment avez-vous décidé de composer vos propres chansons ?



Michel Bühler compose ses chansons en s'accompagnant à la guitare

– Des copains de l'École normale m'avaient appris à jouer de la guitare. Je chantais Ferrat, Brel, Brassens, tous ceux que l'on entendait à cette époque-là. J'ai commencé à écrire des chansons à l'âge de vingt ans, parce que toutes les chansons que

j'écoutais me parlaient de Paris, de la Belgique, mais je n'en connaissais aucune qui évoquait mon pays, à part celles de Gilles, bien sûr. C'est pour ça que j'ai commencé à écrire des chansons. Pour parler de nos sapins, de nos montagnes, de nos rivières...

– **Et vous avez immédiatement décidé de les interpréter sur scène ?**

– Oui, je les ai chantées dans des soirées de sociétés et j'ai participé à un concours radiophonique. Et puis j'ai rencontré Denis Niklaus, un Yverdonnois qui rêvait de devenir imprésario. On a fait une maquette de quatre ou cinq chansons, avec le pianiste Jean-Pierre Bionda, et on est montés à Paris. Dans les maisons de disques, on nous regardait de haut. Notre courage fondait au fur et à mesure de nos visites. Finalement, chez «Festival», Roger Marouani a décidé de produire un premier disque.

– **Vous souvenez-vous de la première chanson que vous avez écrite ?**

– Les toutes premières, je les ai égarées. Sur le premier disque, il y avait «Chanson pour toi», qui a un petit peu marché... Six mois plus tard, je suis retourné à Paris, avec une cassette qui comprenait «Helvétiquement vôtre». C'est la chanson qui m'a fait connaître en Suisse.

– **Votre rencontre avec Gilles Vigneault, le poète québécois, a marqué votre carrière. Comment vous êtes-vous connus ?**

– J'étais encore instituteur. Un matin, au réveil, j'ai entendu à la radio une chanson qui disait: «Mon pays, ce n'est pas un pays, c'est l'hiver...» J'ai pensé que c'était un Jurassien, avant d'apprendre qu'il s'agissait en fait de Gilles Vigneault. Celui-ci faisait une tournée en Suisse. J'ai filé à Genève, à la fin de ma classe, avec Denis Niklaus et Rolf Kesselring. Lorsqu'on a réussi à approcher Vigneault, on a tout de suite sympathisé, au point de passer une grande partie de la soirée avec lui. J'ai chanté mes chansons, qui ont plu. Finalement, Gilles Vigneault et son imprésario sont devenus de grands amis.

– **N'est-ce pas Gilles Vigneault qui vous a ouvert les portes de l'Olympia ?**

– Le chanteur québécois m'a pris en première partie de son spectacle en Bretagne. Notre amitié s'est consolidée et, tout logiquement, quand un jour il a été engagé à l'Olympia, il m'a demandé d'assurer la première partie.

– **C'est au cours des années suivantes que vous avez trouvé votre voie de chanteur engagé, qui se situe entre Gilles et Renaud ?**



Depuis plus de trente ans, le chanteur s'exprime sur scène

– J'ai toujours eu plusieurs envies dans la chanson. Il y a des jours où j'ai envie d'écrire une chanson d'amour et d'autres où j'exprime ma désapprobation ou je témoigne sur quelque chose qui me tient à cœur.

«Je rêvais d'un monde plus fraternel!»

– On a l'impression, à l'écoute des derniers disques, que de chanteur engagé vous êtes devenu un chanteur révolté. Comment l'expliquez-vous ?

– Je m'aperçois que le monde actuel n'a pas changé comme je l'espérais. Je rêvais d'un monde plus fraternel, plus égalitaire, plus juste, et je crois que c'est le contraire qui se passe. Si j'étais relativement patient à vingt ans, je constate qu'il faut gueuler un peu plus fort aujourd'hui. Et puis, je constate que le temps passe et que je n'en ai plus pour septante ans...

– Vous vous êtes engagé par la chanson, mais également par les livres et à travers les pièces de théâtre. Il s'agit là d'un virage que vous avez pris à une certaine époque. Dites-nous dans quelles circonstances ?

– J'habitais à Paris dans les années quatre-vingt et cela marchait plutôt bien, jusqu'à ce que ma maison de disques, «L'Escargot», fasse faillite. Si bien que je me suis retrouvé quasiment chômeur, après une période euphorique. C'était assez sinistre. Je suis rentré en Suisse au moment où les dernières usines fermaient leurs portes à Sainte-Croix. J'ai décidé d'écrire un roman, «la Parole volée», en racontant ce qui s'était passé. Aussitôt après, Jean-Pierre Althaus, directeur de l'Octogone, à Pully, m'a permis de monter et de jouer la pièce de théâtre dédiée au major Davel.

– Quel regard jetez-vous sur notre époque ?

– Je ne suis pas tourné vers le passé, mais plutôt vers l'avenir. Je constate que le monde ne va pas très bien actuellement, mais il faut continuer à parler et à se bagarrer pour le rendre meilleur. Depuis quelques années, on met au premier plan l'argent et la rentabilité, en oubliant le bonheur des gens. Or, le but d'un état ou d'une civilisation, c'est de favoriser l'accès au bonheur. Malgré tout, j'ai l'impression que les gens relèvent la tête, je constate le retour des philosophes. Je trouve extraordinaire ce



Célibataire endurci, il apprête lui-même ses repas... et fait la vaisselle

qui est arrivé à Seattle l'an passé. Ça me donne un espoir pour l'avenir. – On peut essayer de changer le monde avec des paroles. Y a-t-il un personnage ou un courant qui vous aurait inspiré dans ce sens-là ?

– Je cite toujours en exemple la chanson québécoise qui, à travers Félix Leclerc et Gilles Vigneault, a permis l'éclosion d'un parti. Les gens se sont sentis moins seuls. La chanson est un lieu de rencontre. Il m'arrive également de recevoir des témoignages de sympathisants.

– N'êtes-vous pas le seul à tenir ce langage en Suisse romande ?

– Je ne sais pas... Il faut dire que l'on n'est pas nombreux dans ce coin de pays. Même en France, il y en a peu, mis à part Renaud peut-être. Ce n'est pas à la mode et ce genre de chansons ne rapporte pas beaucoup.

– A quelle époque auriez-vous aimé vivre ?

– Je crois que je suis très bien dans mon époque. C'est facile de dire: j'aurais voulu vivre au Moyen Age ou à la Renaissance. La condition de serf au Moyen Age ne devait pas être très rigolote.

– Vous passez parfois pour un Don Quichotte, mais quel est votre but dans l'existence ?



– J'essaie de contribuer, si peu que ce soit, à changer ce monde, à l'améliorer par une chanson ou deux.

«Ecrire et chanter est une forme de bonheur!»

– En trente années, vous n'avez jamais fait de concessions. Est-ce le prix à payer pour se sentir libre ?

– Je suis conscient d'avoir eu une chance extraordinaire. J'ai toujours vécu selon mon choix, sans jamais avoir l'impression d'effectuer un travail pénible. Je travaille pourtant et c'est parfois dur d'écrire des chansons, par moments décourageant, mais cela reste un plaisir. C'est un privilège énorme d'avoir un métier que j'aime.

– Est-ce que vous payez cher cette liberté, devez-vous faire des sacrifices, vivre avec trois fois rien, pour conserver votre statut ?

– J'ai de la chance, car je n'ai jamais connu de période de vache enragée. J'ai vécu quelques années à Paris, où je n'avais pas beaucoup de sous, c'est vrai, mais je n'ai jamais été pauvre et je n'ai jamais eu faim. Actuellement, je gagne ma vie honnêtement, peut-être moins bien que

si j'étais resté instituteur, mais je me débrouille. J'essaie de ne pas trop penser à l'avenir, parce que je n'ai pas de retraite. Lorsque je cesserai de travailler, j'aurai l'AVS, point final. Mais écrire et chanter est pour moi une forme de bonheur...

– Vous n'auriez pas pu faire autre chose ?

– Quand je regarde en arrière, je me dis que si c'était à refaire, je suivrais le même chemin.

– Votre dernier disque date de 1997. A quand le prochain ?

– Il devrait sortir cette année. J'ai déjà écrit huit chansons sur douze. Si tout va bien, je vais enregistrer au printemps...

– Désormais, vous allez donc passer votre temps entre la chanson, le théâtre et l'écriture des livres ?

– Oui, je pense. J'ai tenté une incursion du côté du cinéma, mais l'expérience ne s'est pas avérée concluante, dans le sens que mon scénario a été passablement corrigé. Alors, j'ai renoncé.

– Vous avez écrit de très belles chansons d'amour et pourtant,

vous ne vous êtes jamais marié. Que s'est-il passé? Est-ce que votre manière de vivre fait peur aux jeunes filles ?

– Non, il y a peut-être quelque chose qui me fait peur à moi-même. J'ai connu quelques grandes amours... J'ai la même amie depuis plus de sept ans. Je pense que le mariage lui ferait plaisir, mais on n'en a jamais vraiment parlé... Mon avenir s'est toujours limité à deux ou trois mois, alors j'ai toujours eu des scrupules à entraîner des filles dans ma vie de bohème. C'est pour cela que je ne me suis pas marié.

– Avez-vous peur de l'avenir au point de ne pas faire d'enfant ?

– Je n'ai jamais vraiment pensé à avoir des enfants. Aujourd'hui, s'il en venait un, ce serait plutôt bien, mais je commence à me faire vieux. Il aurait plutôt un grand-père qu'un père. Mais ce ne serait pas pour me déplaire et à mon amie non plus.

– A votre avis, le troisième millénaire sera-t-il spirituel ?

– Je n'en sais rien. J'espère seulement qu'il sera humain et fraternel. On se rend compte, de plus en plus, qu'on vit tous sur la même planète, que ses ressources et sa santé sont limitées. Il est urgent d'en prendre soin.

Interview: Jean-Robert Probst
Photos Yves Debraine

MES PRÉFÉRENCES

Une couleur	Le rouge
Une fleur	La rose
Un parfum	L'odeur des pins
Une recette	La soupe de poissons
Un livre	Au-dessous du volcan
Une musique	La chanson en général
Un réalisateur	Robert Guédiguian
Un film	Les Virtuoses
Un peintre	Pierre Bichet
Un pays	Haiti
Une personnalité	Albert Jacquard
Une qualité humaine	La tolérance
Un animal	Les chiens
Une gourmandise	Le chocolat noir

Michel Bühler sera l'invité de **Zig Zag Café** du 25 au 28 avril. Ses disques sont distribués par Disques Office. Ses livres sont publiés chez Bernard Campiche Editeur.